

# ÉVOLUTION ET RÉVOLUTION...

## Cinquième partie: *L'INSTRUCTION DANS L'ÉVOLUTION* (1)

La situation est donc atroce, mais une immense évolution s'est accomplie, annonçant la révolution prochaine. Cette évolution, c'est que toute l'abominable «*science*» économique, prophétisant le manque de ressources et la mort inévitable des faméliques, a été percée à jour, et que l'Humanité souffrante se croyant pauvre naguère, a découvert sa richesse infinie. La terre est assez vaste pour nous porter tous sur son sein, elle est assez riche pour nous faire vivre dans l'aisance. Elle peut donner assez de moissons pour que tous aient à manger; elle fait naître assez de plantes fibreuses pour que tous aient à se vêtir; elle contient assez de pierres et d'argile pour que tous puissent avoir des maisons. Tel est le fait économique dans toute sa simplicité. Non seulement ce que la terre produit suffirait à la consommation de ceux qui l'habitent, mais elle suffirait si la consommation doublait tout à coup, et cela quand même la science n'interviendrait pas pour faire sortir l'agriculture de ses procédés empiriques et mettre à son service toutes les ressources fournies maintenant par la chimie, la physique, la météorologie, la mécanique, etc... L'Humanité étant assimilée à une grande famille, la faim n'est pas seulement un crime, elle est encore une absurdité, puisque les ressources dépassent deux fois les nécessités de la consommation. Tout l'art actuel de la répartition, livrée au caprice individuel et à la concurrence effrénée des spéculateurs et des commerçants, consiste à faire hausser les prix, en retirant les produits à ceux qui les auraient pour rien et en les portant à ceux qui les paient cher: mais dans ce va-et-vient des denrées et des marchandises, les objets se gaspillent, se corrompent et se perdent. Les pauvres loqueteux qui passent devant les grands entrepôts le savent. Ce ne sont pas les paletots qui manquent pour leur couvrir le dos, ni les souliers pour chausser leurs pieds, ni les bons fruits, ni les boissons chaudes pour leur restaurer l'estomac. Tout est en abondance et en sur abondance, et pendant qu'ils errent ça et là, jetant des regards affamés autour d'eux, le marchand se demande comment il pourra faire enchérir tous ses produits, au besoin même en en diminuant la quantité. Mais le fait subsiste, la constance d'excédent pour les produits! Et pourquoi messieurs les économistes ne commencent-ils pas leurs ouvrages en constatant ce fait capital? Et pourquoi faut-il que ce soit à nous, révoltés, à le leur apprendre? Et comment expliquer que les ouvriers sans culture, conversant après le travail de la journée, en sachant plus long à cet égard que les élèves les plus savants de l'École des Sciences morales et politiques?

Ainsi, sans paradoxe aucun, le peuple - ou tout au moins la partie du peuple qui a le loisir de penser - en sait d'ordinaire beaucoup plus long que la plupart des savants; il ne connaît pas les détails à l'infini, il n'est pas initié à mille formules de grimoire; il n'a pas la tête remplie de noms en toute langue comme un catalogue de bibliothèque, mais son horizon est plus large, il voit plus loin dans les origines barbares et plus loin dans l'avenir transformé; il a une compréhension meilleure de la succession des événements; il prend une part plus consciente aux grands mouvements de l'histoire; il connaît mieux la richesse du globe: il est plus homme enfin. A cet égard, on peut dire que tel camarade anarchiste de notre connaissance, jugé digne par la société d'aller mourir en prison, est réellement plus savant que toute une académie ou que toute une bande d'étudiants frais émoulus de l'Université, beurrés de faits scientifiques. Le savant a son immense utilité comme carrier: il extrait les matériaux, mais ce n'est pas lui qui les emploie; c'est au peuple qu'il appartient d'élever l'édifice. Si l'instruction ne se donnait que dans l'école, les gouvernements pourraient espérer encore de maintenir les esprits dans la servitude, mais c'est en dehors de l'école que l'on s'instruit le plus, dans la rue, dans l'atelier, devant les baraques

(1) Les sous-parties et les titres de ces sous-parties sont l'œuvre d'*Anti.mythes*.

de foire, au théâtre, dans les wagons de chemins de fer, sur les bateaux à vapeur, devant les paysages nouveaux, dans les villes étrangères. Tout le monde voyage maintenant, soit par luxe, soit par nécessité. Pas une réunion dans laquelle ne se rencontrent des gens ayant vu la Russie, l'Australie, l'Amérique, et si les circum-navigateurs de la terre sont encore l'exception, il n'est pour ainsi dire aucun homme qui n'ait assez voyagé pour voir au moins les contrastes du champ à la cité, de la montagne à la plaine, de la terre ferme à la mer. Les riches, cela va sans dire, ont de tout autres facilités que les pauvres pour parcourir le monde, mais ils voyagent d'ordinaire sans méthode et comme en surface; en changeant de pays, ils ne changent pas de milieu; ils sont toujours chez eux pour ainsi dire; le luxe, les jouissances des hôtels ne leur permettent pas d'apprécier les différences essentielles de terre à terre, de peuple à peuple; le pauvre qui se heurte aux difficultés de la vie, est celui qui, sans cicérone, peut le mieux observer et retenir. Et la grande école du monde extérieur ne montre-t-elle pas également les prodiges de l'industrie humaine aux pauvres et aux riches, à ceux qui ont produit ces merveilles par leur travail et à ceux qui en profitent? Chemins de fer, télégraphes, béliers hydrauliques, perforatrices, jets de lumière s'élançant du sol, le malheureux voit ces choses aussi bien que le puissant et son esprit n'en est pas moins frappé. Pour la jouissance de quelques-unes de ces conquêtes de la science, le privilège a disparu. Menant sa locomotive à travers l'espace, doublant sa vitesse et en arrêtant l'allure à son gré, le mécanicien se croit-il l'inférieur du souverain qui roule derrière lui dans un wagon doré, mais qui n'en tremble pas moins, sachant que sa vie dépend d'un jet de vapeur, d'un mouvement de levier ou d'un pétard de dynamite!

La vue de la nature et des œuvres humaines, la pratique de la vie, voilà les collèges où se fait la véritable éducation des sociétés contemporaines. Les écoles proprement dites ont une importance relative bien moindre; cependant elles ont subi leur évolution dans le sens de l'égalité. Il fut un temps, et ce temps n'est pas encore bien éloigné de nous, où toute l'éducation consistait en simples formules, en phrases mystiques, en extraits de livres vénérés. Entrez dans une de ces écoles de musulmans, ouvertes à côté des mosquées: vous y verrez des enfants passant des heures entières à épeler ou à réciter des versets du Koran. Entrez dans une école de prêtres chrétiens, protestants et catholiques, et vous entendrez de niaises cantilènes, des récitations absurdes, en latin ou en français incompréhensible. Mais voici que dans quelques-unes de nos écoles, par l'effet de la pression d'en bas, un nouvel enseignement commence à se mêler à ces tristes routines; au lieu d'y réciter seulement des formules, on y expose maintenant des faits, on y montre des rapports, on y signale des lois. Quels que soient les commentaires dont l'instituteur routinier accompagne ce qu'il enseigne, les nombres n'en restent pas moins incorruptibles. Quelle éducation prévaudra? Celle d'après laquelle deux et deux font toujours quatre, et qui prétend que rien ne se crée de rien, ou bien l'ancienne éducation dont il reste partout des traces, et d'après laquelle tout sort du néant et trois personnes n'en font qu'une?

Il est vrai: l'école primaire n'est pas tout; il ne suffit pas d'entrevoir la science, il faut pouvoir se dévouer à l'étude. Aussi l'éducation socialiste demande-t-elle que l'école soit en permanence pour tous les hommes, et qu'après avoir reçu des «*clartés de tout*» dans les établissements publics, chacun de nous puisse se développer intégralement, en proportion de ses forces intellectuelles, dans la vie qu'il aura librement choisie. Mais avec ou sans écoles, toute grande conquête de la science finit par entrer dans le domaine public. Les savants de profession ont à faire pendant de longs siècles le travail de recherches et de suppositions, ils ont à se débattre au milieu des erreurs et des faussetés; mais quand la vérité est enfin connue, souvent malgré eux et grâce à quelques révolutionnaires conspués, elle se révèle dans tout son état, simple et claire. Tous la comprennent sans effort; il semble qu'on l'ait toujours connue. Jadis les savants s'imaginaient que le ciel était une coupole ronde, un toit de métal, - que sais-je? une série de voûtes, trois, sept, neuf, treize même ayant chacune leurs processions d'astres, leurs lois différentes, leur régime particulier et leurs troupes d'anges et d'archanges pour les garder. Mais depuis que tous ces cieux superposés dont parlent la Bible et le Talmud ont été démolis, il n'est pas un enfant qui ne sache que l'espace est libre, infini autour de la Terre. C'est à peine s'il l'apprend. C'est là une vérité qui fait désormais partie de l'héritage universel.

Il en est de même pour toutes les grandes acquisitions scientifiques. Elles ne s'apprennent pas, pour ainsi dire, elles se savent. Il fut un temps où la grande majorité des hommes naissaient, vivaient esclaves, et n'avaient d'autre idéal qu'un changement de servitude. Jamais il ne leur venait à la pensée qu'«*un homme vaut un homme*». Ils ont appris maintenant et comprennent que cette égalité virtuelle donnée par l'évolution doit se changer désormais en égalité réelle, grâce à la révolution. Les travailleurs, instruits par la vie, connaissent même certaines lois économiques bien mieux que les économistes de profession. Est-il, parmi les anarchistes, un seul ouvrier qui ne reste indifférent aux questions d'impôt progressif ou d'impôt proportionnel, et qui ne sache que tous les impôts sont payés en fin de

compte par les plus pauvres? En est-il un qui ne connaisse la terrible fatalité de la «*loi d'airain*» en vertu de laquelle il est condamné à ne recevoir qu'une pitance de misère, c'est-à-dire le salaire exact qui l'empêchera de mourir de faim pendant la durée de son travail? La dure expérience lui a suffisamment fait connaître cette loi fatale de l'économie politique.

Quelle que soit l'origine de l'instruction, tous en profitent, et le travailleur n'est pas celui qui en prend la moindre part. Qu'une découverte soit faite par un bourgeois, un noble ou un roturier, que le savant soit le potier Palissy ou le chancelier Bacon, le monde entier utilisera ses recherches. Certainement des privilégiés voudraient bien garder pour eux le bénéfice de la science et laisser l'ignorance au peuple: chaque jour des industriels s'approprient tel ou tel procédé chimique, et on a pu voir le médecin Koch, ligué avec son maître Guillaume, chercher à faire de la guérison des sujets un monopole de l'État; mais trop de chercheurs sont à l'œuvre pour que les désirs égoïstes puissent s'accomplir. Ces monopoleurs de science se trouvent dans la situation de ce magicien des *Mille et une Nuits* qui a descellé le vase ou depuis dix mille ans dormait un génie enfermé. Ils voudraient le faire rentrer dans son réduit, le clore sous triple sceau, mais ils ont perdu le mot de la conjuration, et le génie est libre à jamais.

**Élisée RECLUS.**

-----